

Études littéraires africaines

SEUILS : *Les littératures africaines anglophones*, Toulouse, 4-6 février 1999

Michel Naumann



Numéro 7, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042121ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042121ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Naumann, M. (1999). Compte rendu de [SEUILS : *Les littératures africaines anglophones*, Toulouse, 4-6 février 1999]. *Études littéraires africaines*, (7), 77-78. <https://doi.org/10.7202/1042121ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

of *White South Africa* (1985), qui remet les pendules à l'heure à propos de cette partie de l'Afrique avant l'arrivée des Blancs. Une collaboration avec un atelier d'histoire de l'université du Witwatersrand sera des plus fructueuses. Elle se traduira par une série d'ouvrages dirigés par Luli Gallinicos, *A People's History of South Africa* (1995). C'est qu'il s'agit, par la même occasion, de renouveler le matériel pédagogique disponible dans les écoles, afin de pouvoir mettre un terme aux mythes blancs d'une Afrique du Sud qui n'aurait connu d'histoire qu'avec leur arrivée.

Ravan a été également - mais ceci est mieux connu - un découvreur de talents littéraires, de Wopko Jensma à Muriel Tlali, et ce que l'on pourrait appeler un re-découvreur de talents : Nat Nakasa, Can Themba, etc. On lui doit enfin une étude importante, publiée sous la direction de A.W. Oliphant et Ivan Vladislavic, *Ten Years of Staffrider Magazine, 1978-1988* (1988), qui rend à ce périodique la place qui lui revient : Ravan Press a toujours donné la parole à ceux qui se la voyaient confisquée.

Ce livre est utile parce qu'il nous permet de comprendre que les problèmes proprement littéraires ne sont pas séparables de ceux de l'édition.

■ Jean SÉVRY

AFRIQUE DU SUD

■ SEUILS : LES LITTÉRATURES AFRICAINES ANGLOPHONES, TOULOUSE,
4-6 FÉVRIER 1999

Avant toute discussion, il convient de féliciter nos collègues de Toulouse, C. Fioupou et M.-J. Gauffre notamment, mais aussi beaucoup d'autres, pour l'organisation de ce colloque international qui nous a permis de mettre au point ou de renouveler nos connaissances en littérature africaine anglophone, soit en écoutant des interventions venues de trois continents, soit grâce à de vivants échanges avec les écrivains, Osundare, Balodun, Soyinka, Laing, Biodun Jefiyo, soit en poursuivant les débats très convivialement au-delà du cadre des locaux universitaires de Toulouse Le Mirail.

Le thème, "seuils", semblait très adapté à un continent appelé à traverser les épreuves de la transition vers une Afrique nouvelle et à transgresser et subvertir des codes impériaux dont Biodun Jefiyo, probablement désireux de relativiser l'optimisme d'Abiola Irele face à l'explosion triomphante des technologies de l'information, nous rappela la présence persistante lorsqu'il nous expliqua que le théâtre africain se voyait offrir trois sites Internet contre seize pour la seule Irlande. Certes, le seuil qui permet un échange authentique ne doit pas être confondu avec celui qui ne peut conduire qu'à un impitoyable laminage des cultures non-occidentales (et souvent aussi non anglo-saxonnes). Un des mérites des rencontres de Toulouse 1999 aura donc été de nous permettre de nous situer sur le premier de ces seuils plus que le second. L'intervention de Kojo Laing, du Ghana, défendait culture et littérature contre ces seuils qui nous font glis-

ser dans l'étrange no man's land d'une modernité-"merdonité" (Leyris) et perdre le rapport de la conscience à l'univers, ce cordon ombilical qu'il ne faut pas couper sous peine de mort spirituelle. S. Brown, en parlant de la poésie d'Osundare, montrait qu'elle jouait avec les seuils sans les franchir, afin de rester une poésie anglophone et non devenir de la poésie anglaise. Jean Sévry insista, en tant que traducteur, sur l'éthique du non franchissement du seuil qui aurait fait disparaître l'altérité, l'étrangeté du texte-source, une fidélité dont Bissiri et Millogo firent l'éclatante démonstration lorsqu'ils lurent des extraits de leur magistrale traduction de Sozaboy, de Ken Saro Wiwa, en exploitant les immenses possibilités du français d'Afrique. Si, pour l'occasion, un seuil était franchi, c'était celui des langues coloniales et non pas celui qui passe de l'"africanité" à une triste et stérile "hybridité".

Il y eut de grands moments durant ce colloque, mais une mention spéciale doit être accordée à l'intervention de Laing et à la soirée entre Soyinka et les étudiants de l'Université qui l'interrogeaient sur *La mort et l'écuyer du roi*. Le plaisir pris par l'auteur dans cet exercice n'était pas moins remarquable que la qualité des questions. On se doute qu'il était, sans les nommer, question de l'homme-seuil et de l'être enraciné dans une totalité et pour qui la mort, si terrible soit-elle en tant que seuil entre le connu et l'inconnu, n'est pas une catastrophe, mais une fin (au sens de finalité, accomplissement) comme disait un personnage de Cheik Amidou Khane.

■ Michel NAUMANN